

# Maupassant

## Les Dimanches d'un bourgeois de Paris

et autres nouvelles

Édition de Catherine Botterel



folio  
classique



COLLECTION  
FOLIO CLASSIQUE



Guy de Maupassant

Les Dimanches  
d'un bourgeois  
de Paris

et autres nouvelles

*Édition présentée, établie et annotée  
par Catherine Botterel*

Professeure de lettres au lycée Descartes, Tours

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2020.

*Couverture : Félix Édouard Vallotton,  
Autoportrait, 1891 (détail). Wolseley Fine Arts, Londres.  
Photo © Bridgeman Images.*

## PRÉFACE

« C'est là l'ennemi, et même il n'y a pas d'autre ennemi. [...] L'ouvrage que je fais pourrait avoir comme sous-titre : Encyclopédie de la bêtise humaine<sup>1</sup>. »

Flaubert

### Des textes divers, une unité d'ensemble

Les Dimanches d'un bourgeois de Paris, *même s'ils ne furent pas édités en volume du vivant de Maupassant, sont une œuvre à part entière. Ces textes successifs, parus dans la presse sur quelques semaines, illustrent un même thème : les loisirs dominicaux d'un certain Patissot, présenté dans le premier récit intitulé « Préparatifs de voyage ». Les épisodes sont liés chronologiquement entre eux par le biais d'occurrences temporelles et de départs/retours du « héros » à Paris. Le premier chapitre se*

1. Flaubert, lettre à Raoul-Duval, 13 février 1879, dans *Correspondance*, éd. Jean Bruneau et Yvan Leclerc, Bibliothèque de la Pléiade, t. V, 2007, p. 535.

*termine ainsi par l'examen du « premier itinéraire », développé dans l'épisode suivant, « Première sortie ». De même, le texte multiplie les promenades ou invitations projetées et les références aux dimanches suivants. Ces indices temporels précis permettent au lecteur d'adhérer au titre, Les Dimanches d'un bourgeois de Paris, jugé dès lors programmatique. L'unité de l'ensemble est rendue également par les lieux que fréquente Patissot, Paris et surtout sa banlieue proche ; ces « environs de Paris » sont accessibles aux Parisiens, grâce à la ligne de bateaux-mouches et au développement du transport ferroviaire dans ces années-là. Patissot se rend successivement à Saint-Cloud en hirondelle (bateau-mouche), à Colombes en train, à Bezons en train et diligence, et à Poissy, Saint-Germain, Maisons-Laffitte et à Asnières en train. « Avant la fête » et « Séance publique » sont des épisodes qui se déroulent, quant à eux, à Paris même. Maupassant propose donc à son personnage des échappées dans la banlieue ouest de Paris, dans un cadre bien connu de lui : c'est là que, depuis son entrée dans les ministères, il oublie la monotonie administrative. Ces excursions sont balisées par des allers-retours du personnage : Patissot profite de son dimanche chômé et de son oisiveté pour partir toute la journée ; son escapade est bornée par les horaires des trains, ce qui confère une dimension réaliste au texte. Par ces choix topographiques, Maupassant répond à la commande du directeur du Gaulois, Arthur Meyer : à la veille de l'été, il fallait fournir des chroniques sur un Paris pittoresque, visant à instruire et à émouvoir, comme le rapporte Huysmans dans une lettre à Zola :*



Meyer veut des paysages parisiens qui instruisent le lecteur et l'émeuvent par des péripéties dramatiques ! Il voudrait aussi là-dedans du croustillant et il ne serait pas éloigné de gentilleses à l'eau de rose... [...]

Je vais essayer toujours des articles, sous ce titre « Mystères de Paris » (!!!) – qui n'est pas choisi par moi – je vous prie de le croire.

Voilà toutes les nouvelles – Maupassant, lui, fera les dimanches d'un canotier, ce qui est bien dans ses cordes<sup>1</sup>.

*Maupassant respecte en tout point le contrat, avec des déplacements de Patissot dans une banlieue parisienne encore assez méconnue du lecteur. Il propose un récit de voyage parodique. Le dimanche permet aux Parisiens une redécouverte de ces coins de verdure, peu éloignés de la capitale, que les impressionnistes, à la même période, prenaient comme motif principal de leurs toiles. Les œuvres de Renoir et de Monet La Grenouillère et Bain à la Grenouillère sont peintes en 1869. Elles présentent un décor célèbre pour les loisirs des petits-bourgeois de cette époque. Huysmans, quant à lui, préfère proposer des « paysages » à la fois parisiens et pittoresques, un atelier de couture, une goguette, un bal et enfin un salon de « voyance ».*

*L'unité de ces récits, que nous lisons comme un petit roman-feuilleton, est fondée sur le retour du*

1. Huysmans, lettre à Émile Zola [vers le 20 mai 1880], dans *Lettres inédites à Émile Zola*, publiées et annotées par Pierre Lambert, Droz-Giard, coll. « Textes littéraires français », 1953.

*personnage de Patissot, dont le portrait est brossé dès le texte liminaire « Préparatifs de voyage ». Dans les épisodes suivants, le lecteur reconnaît le héros par ses caractéristiques ridicules, et peut s'attendre à une fin d'aventure originale, comme une sorte de « chute » de la nouvelle. Le héros agit comme un guide pour le lecteur. Patissot revient de texte en texte à la manière de Monsieur Prudhomme, le héros de Henry Monnier, rendu célèbre au point d'être la caricature du bourgeois, ou de Jérôme Paturot, le bonnetier présenté dans les premières pages du texte rédigé par Louis Reybaud en 1846, dont le patronyme et le premier portrait ne sont pas sans rappeler le protagoniste de Maupassant<sup>1</sup>.*

## Patissot, ou un bourgeois ridicule

*Que savons-nous du personnage dessiné par Maupassant ? Son portrait rédigé de façon lapidaire par le médecin – « M. X... cinquante-deux ans, célibataire, employé » – est caricatural. Le lecteur connaît sa profession, son statut familial et son âge. Ces données font de lui un type social, l'employé ou petit fonctionnaire, mais aussi un individu hors norme, car célibataire. Le texte se lit dès lors comme une*

1. Dans le portrait que le narrateur brosse de lui, Paturot possède « l'ardeur qui avait l'avantage de ne pas être raisonnée. Il admirait tout naïvement et s'engouait des choses avec une entière bonne foi ; il eût, en des temps plus farouches, confessé sa croyance devant le bourreau. Seulement il changeait volontiers d'idole. » Louis Reybaud, *Jérôme Paturot. À la recherche d'une position sociale*, Paulin, 1846, p. 11.

*physiologie du bourgeois célibataire : il propose par le menu ses activités ainsi que ses attitudes inattendues et décalées face à des situations connues du lecteur. Patissot perd donc toute identité : il s'insère dans le moule du « bourgeois de Paris » – son nom est d'ailleurs gommé dans l'ordonnance rédigée par le médecin. Employé dans un ministère, il est l'exemple du fonctionnaire aux idéaux bornés par le désir d'avancement et par les envies d'échapper à la besogne routinière. Il est également « plein de ce bon sens qui confine à la bêtise », et s'occupe sans réfléchir : il est semblable à un automate, dans ses tâches bureaucratiques comme dans ses activités dominicales. L'emploi de l'imparfait au début du texte permet à Maupassant d'insister sur ses manies et leur récurrence : il lit des romans d'aventures, refuse le changement et le mouvement, recherche la sédentarité ; les équipées, originales pour cet homme, se narrent par la suite au passé simple.*

*Comme nous l'indique son nom, le personnage est sot. Son patronyme fonctionne ainsi comme dans les contes de Voltaire, révélant la caractéristique morale de l'individu qui le porte. Le nom n'est pas réutilisé dans l'œuvre de Maupassant, mais la désinence -ssot est reprise dans « Deux amis », réécriture de l'épisode « Pêche à la ligne », avec le personnage appelé Morissot. Maupassant s'amuse également dans notre texte à affubler ses personnages de sobriquets, tel Boivin, personnage qui est porté sur la boisson, et Rade, que ses opinions semblent mettre à part ou à la traîne, selon l'expression « rester en rade ». La sottise de Patissot se révèle d'abord par sa propension à imiter autrui, quel qu'il soit. Sociologiquement,*

*le bourgeois au XIX<sup>e</sup> a en effet tendance à copier les classes dirigeantes dans ses mœurs et coutumes : il adopte les habitudes de leurs repas, de leurs parties de campagne ou de leurs loisirs<sup>1</sup>. Patissot est un bourgeois, donc un imitateur. Maupassant parsème son texte d'expressions mettant en avant « ce besoin d'imitation » dans toutes ses pensées et attitudes. Sans opinion politique personnelle, il fait « comme beaucoup » : il « imit[e] » le chef de l'État en cultivant sa « ressemblance » physique avec lui et en cherchant à le singer. Il agit comme ses concitoyens lors des fêtes nationales, pense comme ses collègues et s'offusque devant les opinions radicales et originales émises par Rade. Sans pensées personnelles, Patissot devient le stéréotype de la bêtise, et fait rire. Cette imitation, poussée à l'extrême, révèle également son manque d'identité, ce qui le rend pitoyable : il a lu des romans d'aventures pendant ses jours de congé et a rêvé aux vies audacieuses de ces héros, qu'ils soient marins ou explorateurs. Dans sa quête d'expériences nouvelles, il se prend pour un chevalier ou un conquistador et adopte tenues et attitudes de ces personnages romanesques, genre de matamore moderne. Il confond le réel et la fiction, ce qui le rend décalé par rapport au monde contemporain : n'ayant rien connu ni vécu, il adopte la posture des héros de romans d'aventures. Les Dimanches deviennent dès lors un anti-roman d'aventures ou une parodie de roman. Les péripéties tournent toutes*

1. Sur ces questions, voir le numéro spécial de la revue *Romantisme*, « Le bourgeois », 1977, n° 17-18, et Christian Baudelot, Roger Establet et Jacques Malemort, *La Petite Bourgeoisie en France*, Maspero, 1974.

*en déboires. Les excursions de Patissot en bord de Seine se transforment pour lui en véritables randonnées de découverte : l'hirondelle « pren[d] en son esprit des allures de paquebot » et notre Patissot imite le « pas de marche bien rythmé (celui des chasseurs, pensait-il) », « se comparant mentalement au Juif errant ». Sa tenue de voyage est inadaptée à ces parties de campagne, mais semblable à celle que ses héros préférés ont l'habitude d'étreindre lors de leurs excursions : chaussures de marche, pantalon de fatigue, sac de soldat et surtout lunette marine et carte d'état-major, l'attirail de l'explorateur... Son aspect de fantoche suscite le rire mais aussi la moquerie de ceux qu'il rencontre, les passants, les enfants qui chantent sur son passage, jusqu'à la prostituée Octavie dans « Essai d'amour » qui clôt sa mésaventure par un « gros serin va ! ». Mais le narrateur et le lecteur peuvent éprouver à son égard un sentiment de compassion et d'empathie.*

*Maupassant a réutilisé ce personnage de petit fonctionnaire à plusieurs reprises, dans des chroniques comme « Les Employés », ou des nouvelles, entre autres « L'Héritage ». L'aspect sédentaire et monotone de sa vie induit une propension à la désillusion qui peut pousser au suicide, comme dans le récit « Suicides », paru dans Le Gaulois en 1880, juste après Les Dimanches, et repris en 1883 dans Les Sœurs Rondoli. Le métier du protagoniste de « Suicides » n'est pas précisé, mais la monotonie de son existence et la perte de ses illusions légitiment son acte fatal. Patis-sot est naïf, voire niais. Son nom révèle également dans sa première partie qu'on peut pâtir de sa propre sottise,*

*qu'elle est in-supportable<sup>1</sup>. Il est l'exemple du célibataire, que le XIX<sup>e</sup> siècle juge comme un homme raté : à force de rêver d'une vie aventureuse et de se projeter dans des entreprises qui ne se concrétisent pas, il se lasse de la médiocrité de son existence, et aspire au changement. Nombre de personnages de Maupassant lui ressemblent<sup>2</sup> : Patissot annonce cet homme qui deviendra le stéréotype du roman fin de siècle<sup>3</sup>. L'aspect décalé de cet individu dérange et le place parmi les déclassés et les laissés-pour-compte.*

*Les Dimanches,  
« copie » de Bouvard et Pécuchet ?*

*Maupassant, en créant Patissot, reprend les personnages de Flaubert, mort quelques semaines plus tôt, ou en propose un double. Si le héros des Dimanches ressemble à ses prédécesseurs, Prudhomme, Paturot (il est bête, sa pensée dégouline de lieux communs), il est aussi, et surtout, copiste comme les personnages de Flaubert. Bouvard, dont le nom évoque l'instrument utile à la fonction (le buvard), est employé dans un commerce alors que Pécuchet est fonctionnaire au ministère de la Marine. Patissot ne recopie pas d'extraits de*

1. Morissot, quant à lui, est sot à en mourir.

2. Voir, entre autres, « Fini » ou « Garçon, un bock !... ».

3. Sur ces questions, voir Jean-Pierre Bertrand, *Le Roman célibataire. D'« À Rebours » à « Paludes »*, Corti, 1996, et Jean Borie, *Le Célibataire français* [1976], Le Livre de Poche, coll. « Biblio », 2002.

livres comme le font les personnages de Flaubert ; son activité est cependant évoquée à deux reprises : d'abord dans sa manie de préparer des transparents<sup>1</sup> pour ses collègues, lors de ses congés, activité minutieuse mais d'un intérêt médiocre. De même, lors de sa sortie de pêche, notre héros lit le manuel du Parfait pêcheur à la ligne et il « retint le passage suivant ». Suit alors un long extrait de cet essai, dont il apprécie le style. Maupassant insère dans sa narration une copie de ce livre, comme l'auraient pratiqué Bouvard et Pécuchet dans d'autres domaines, la botanique par exemple.

Maupassant pourrait donc être accusé de copier Flaubert, mais, plus vraisemblablement, il termine en quelque sorte son roman inachevé, ou le complète, veillant à débusquer la bêtise dans des domaines non étudiés par le maître avant lui. En effet, le jeune romancier, en 1880, connaissait bien l'œuvre en devenir de son maître, sur laquelle ils échangeaient, pour laquelle il a même fourni des éléments insérés ensuite dans le manuscrit, comme la description de la falaise d'Étretat. De même, c'est Maupassant qui s'occupera d'éditer le roman posthume et qui n'aura de cesse, après 1880, de rendre hommage à Flaubert et à son œuvre. Les Dimanches révèlent donc l'empreinte intellectuelle d'un maître sur son disciple et un adversaire commun aux deux hommes : la bêtise. Les personnages de Flaubert partent de Paris pour se rendre à la campagne, car la capitale et la

1. Les transparents sont des feuilles lignées qu'on pose sous un papier et qui, par transparence, permettent de tracer des lignes régulières.

*banlieue les horripilent. Patissot, lui, reste dans cet espace géographique qui cerne Paris et découvre des territoires, des individus et des types non étudiés par le maître. Flaubert, en parallèle de son roman, écrivait un Dictionnaire des idées reçues, dans lequel il compilait des phrases ou axiomes qu'il jugeait stéréotypés et révélateurs de la bêtise. Certaines entrées pourraient avoir servi à Maupassant pour rédiger son texte. Ainsi Patissot, après avoir consulté le médecin dans le premier chapitre, se voit prescrire de l'exercice et une thérapeutique à la mode, lieux communs traités, parmi d'autres, par Flaubert :*

EXERCICE. Entretient la santé. En faire beaucoup. Préserve de toutes les maladies.

FROID. Plus sain que la chaleur.

GYMNASTIQUE. On ne saurait trop en faire. Exténuez-y les enfants.

HYDROTHERAPIE. Enlève toutes les maladies, et les procure<sup>1</sup>.

*Flaubert est donc présent à travers le motif traité, la bêtise universelle, sans pour autant être nommé dans le texte, à la différence de Zola, auquel Maupassant rend d'une certaine façon hommage dans son chapitre « Deux hommes célèbres<sup>2</sup> » : sans tom-*

1. Flaubert, *Dictionnaire des idées reçues*, à la suite de *Bouvard et Pécuchet*, Folio classique ; voir aussi dans la présente édition, p. 226-232.

2. Maupassant doit proposer des visites d'intérieurs d'hommes célèbres, selon la commande du directeur du *Gaulois*. Il



*ber dans les excès d'une lecture psychanalytique qui ferait du « gros monsieur » de « Pêche à la ligne » un double de Flaubert, on peut voir dans l'absence de Flaubert et la présence de Médan (et non de Croisset) la difficulté qu'éprouve Maupassant à évoquer son maître récemment décédé, ce que sa correspondance confirme.*

*Maupassant continue l'œuvre de Flaubert mais s'emploie, dès la rédaction des Dimanches, à se détacher de l'empreinte et de l'emprise du maître, en adoptant une manière d'écrire et des motifs qui lui sont propres. Ainsi, il publie ses chroniques et commence une collaboration avec Le Gaulois puis le Gil Blas, ce que Flaubert voyait comme une bassesse et une vilénie puisque, selon lui, le journaliste n'est pas un écrivain. De plus Maupassant insère dans son roman-feuilleton de multiples références autobiographiques, habitude qu'il perpétuera dans ses récits à venir. Dans les premières pages, nous pouvons superposer les biographies de Patissot et de Maupassant lui-même : des études au collègue Henri IV, qualifiées de « mauvaises », une entrée dans un ministère par protection, une progression interne en commençant commis de quatrième classe, et surtout des échappées sur les bords de Seine, quand l'activité ou la « besogne » bureaucratique le permet. Patissot se rend en effet dans des lieux connus du jeune Maupassant, Bezons ou*

---

choisit Zola, auquel il doit beaucoup. Cependant le texte des *Dimanches*, plus que la chronique ultérieure dans laquelle il sera repris, est ironique : il insiste sur la bêtise de Patissot, émerveillé devant les célébrités, et sur la vanité des écrivains et peintres à la mode, sensibles à la flatterie.

*Bougival. Le futur romancier s'y adonne au canotage et loue un garage pour sa yole chez le constructeur Fournaise par exemple. Ses amis de l'époque et lui-même ressemblent aux canotiers décrits dans « Essai d'amour », comme Octavie est peut-être une des femmes rencontrées dans ce milieu interlope.*

*Maupassant d'autre part s'éloigne de son maître et ancre son personnage dans un milieu, ce qui crée une véritable satire sociale. Le romancier vient de publier avec succès « Boule de suif », nouvelle dans laquelle il dénonce la classe dominante et ses préjugés, et brosse le portrait des laissés-pour-compte que sont la prostituée et le révolutionnaire Cornudet. Les Dimanches sont une satire morale, qui dénonce la bêtise, comme le roman de Flaubert, mais Maupassant va plus loin : il s'attache à critiquer un type social, le petit employé. Dans les années 1880 apparaît en effet un métier peu décrit dans les textes auparavant : le fonctionnaire parisien ou « col blanc », qui trouve sa place dans une nouvelle redistribution des tâches. Maupassant, comme Huysmans par exemple dans « La Retraite de monsieur Bougran » (voir p. 257), longue nouvelle publiée en 1888, brosse le portrait d'un petit-bourgeois, différent du bourgeois d'affaires mis en scène notamment dans les romans de Balzac. Dans son texte, il crée cependant un naturalisme original dans la mesure où le personnage n'est pas « étudié » comme un cas dans son milieu – un employé aux prises avec la médiocrité de ses collègues et l'angoisse de la retraite, comme dans d'autres textes : Maupassant nous invite bien plutôt à suivre son personnage-exemple dans sa confrontation avec*

*d'autres types (les canotiers, les féministes). La conclusion de Maupassant est sévère : un tel individu, face à la nouveauté, est forcément inadapté. On sent poindre le pessimisme existentiel de Maupassant sous des dehors comiques ou burlesques : à ses débuts, le jeune écrivain de trente ans en 1880 n'a pas (encore) perdu toutes ses illusions, et son personnage reste drôle. Dans Les Dimanches, Maupassant commence sa dénonciation de l'emprise sociale sur l'individu, qui sera reprise et développée dans des textes ultérieurs<sup>1</sup>. L'intérêt sociologique du texte est également illustré par les loisirs de Patissot, devenu modèle d'une catégorie sociale. L'employé et l'ouvrier, dans l'œuvre des naturalistes comme Zola, dans Thérèse Raquin, et les Goncourt, dans Germinie Lacerteux, rêvent de parties de campagne. Les excursions de Patissot sont aussi à lire comme des itinéraires à imiter, pour les Parisiens de l'époque.*

### *Les Dimanches : esquisses d'œuvres à venir*

*Maupassant est entouré de mystère : sa vie comme son œuvre féconde soulèvent des questions et des fantasmes. Les Dimanches d'un bourgeois de Paris n'échappent pas à la règle puisque le texte n'a pas été repris en volume ; son statut intrigue aussi critiques et lecteurs car il ne répond pas aux caractéristiques des œuvres ultérieures. En effet*

1. Dans « Yvette » ou « Une partie de campagne », par exemple, les personnages sont obligés de devenir ce que sont leurs parents.

*l'habitude de Maupassant est de faire paraître ses textes d'abord dans les pages d'un quotidien, essentiellement Le Gaulois ou le Gil Blas à partir de 1881, puis en volume. Cette pratique commune à nombre d'écrivains contemporains se légitime par l'attrait du profit, que la réédition de textes permet, mais révèle de la part de Maupassant un réel travail de création : les recueils de contes et nouvelles ne sont pas de simples anthologies de textes courts parus au même moment mais bien plutôt des regroupements de textes par thèmes ou par choix narratologiques.*

*Dans une lettre à son éditeur Victor Havard, en 1884, Maupassant apporte cependant un semblant de réponse à l'énigme qui entoure le texte qu'on va lire :*

Mon cher éditeur et ami,

Et le volume de vers ? Il faut le faire paraître tout de suite, pour deux raisons. Voici juin, ce qui est tard ; puis je viens de vider mon sac de chroniques entre les mains d'Ollendorff, qui va faire paraître immédiatement le petit volume que je lui ai donné. J'ai préféré cela parce que je vous donnerai une chose importante dès l'automne, et je ne veux pas avoir à ce moment-là un recueil de toutes petites nouvelles comme celles que je donne à Ollendorff<sup>1</sup>.

*Le romancier, alors très prisé, établit une hiérarchie entre les chroniques destinées à Ollendorff et les « petites nouvelles » qu'il propose à Havard. Les*

1. Lettre du 16 mai 1884, dans Maupassant, *Correspondance*, édition établie par Jacques Suffel, Évreux, Le Cercle du bibliophile, 1973, 3 vol.

*Dimanches parus en 1880 sont donc des textes qui répondent à la définition traditionnelle de la « chronique » : un récit mettant en scène des personnages réels ou fictifs, tout en évoquant des faits sociaux et historiques authentiques, de façon chronologique, à la manière des Chroniques italiennes de Stendhal, parues en 1855. Il s'agit d'un tout, composé de textes publiés séparément, qui peuvent se lire les uns sans les autres mais à l'unité thématique et géographique. Cette construction particulière est également utilisée par Maupassant pour son texte « Le Docteur Héraclius Gloss<sup>1</sup> », dont la rédaction daterait de 1875.*

*Les journalistes que sont Maupassant et Huysmans respectent, dans la rédaction de leurs textes pour Le Gaulois, des codes d'écriture propres à la chronique : texte court, clos sur lui-même, doté d'un style incisif, qui doit plaire au lectorat du journal. Maupassant varie cependant volontairement le registre et le style de ses écrits, publiés en première page du quotidien. D'ailleurs, conscient de ces écarts, Maupassant a repris les épisodes en les transformant, en les faisant paraître sous la forme de nouvelles ou en les intégrant ultérieurement à d'autres chroniques. Les textes des Dimanches sont donc des « pré-originaux », à l'exception de « Préparatifs de voyage » : cet incipit du récit fournit en effet des indications nécessaires à la suite, présente le protagoniste et insère des indices spatio-temporels propres au récit réaliste de l'époque. Il explicite*

1. « Le Docteur Héraclius Gloss », dans *Contes et nouvelles*, t. I, Bibliothèque de la Pléiade, p. 9 et suiv.

également le titre. Certains épisodes de cette série sont plus narratifs, calibrés comme des nouvelles, ce qu'ils vont être après réécriture : « Première sortie », « Chez un ami », « Pêche à la ligne », « Une triste histoire », « Essai d'amour » sont des épisodes qui comportent une chute avec retournement de situation ; ces dernières mettent en évidence l'aspect décalé et inexpérimenté de Patissot. Ils évoquent également tous les thèmes maupassantiens à venir : l'être féminin, sa rouerie naturelle et son étrangeté, mais aussi les difficiles relations humaines. La femme est réduite à une mégère acariâtre telle la mère Boivin dans « Chez un ami », attirante mais naturellement douée pour le mensonge, qu'elle soit mariée comme dans « Première sortie » ou prostituée dans « Essai d'amour ». L'amour est un piège pour l'homme, qui y aspire sans se méfier. Patissot, archétype du célibataire, y est confronté. Autre thème de ces récits-nouvelles : la complexité des rapports humains. Patissot, dans son besoin d'imitation, est affublé d'un double initiateur : Boivin est l'ami confident de sa première sortie, et le couple Patissot-Boivin partage « goûts » et « concordance » d'idées, à l'instar des compères de Flaubert dans Bouvard et Pécuchet. Boivin, dans l'épisode suivant, « Pêche à la ligne », sera supplanté par un autre homme, désigné simplement par les termes « le gros monsieur » ou l'ami canotier. Patissot découvre, lors de ses parties de campagne, nouveaux paysages et nouvelles activités de loisirs : ses sorties se terminent invariablement par une situation qui révèle le ridicule du héros (il est abandonné par une femme, après avoir contribué pécuniairement à son

« sauvetage », et n'est pas remercié comme il l'aurait souhaité ; il n'arrive à pêcher qu'une sorte d'« allumette jaune » alors qu'il escomptait plusieurs poissons...) et les fins de chapitre le montrent toujours désillusionné<sup>1</sup>. Les chapitres successifs illustrent la naïveté d'un Patissot-Candide, mais, contrairement au conte de Voltaire, Patissot n'évolue pas entre le début et la fin, ne prend pas conscience de son décalage. Le héros reste le même : les chapitres, qui présentent chacun une mésaventure, sont interchangeables et accréditent l'hypothèse d'une absence de plan préétabli par le romancier. Cette composition dans l'urgence, tributaire de la parution hebdomadaire dans le journal, explique peut-être aussi son manque de crédit auprès des critiques et de Maupassant lui-même. Huysmans, quant à lui, varie moins la forme de ses chroniques : elles ont toutes un aspect descriptif. Les chroniques de Huysmans serviront, elles aussi, de matière à une réécriture ultérieure, essentiellement dans ses romans.

Les autres sorties dominicales de Patissot, « Deux hommes célèbres », « Avant la fête », « Un dîner et quelques idées » et « Séance publique », sont davantage axées sur des épisodes contemporains de la parution dans le journal, par la date (« Avant la fête » est publié avant le 14 juillet 1880) ou par des idées à la mode à ce moment-là, politiques ou philosophiques. Ces « aventures » de Patissot seraient comme des « billets d'humeur »

1. Dans la nouvelle réécrite à partir de « Première sortie », la conclusion est différente : un adultère. Dans *Les Dimanches*, l'accent est donc bien mis sur l'échec de toutes les entreprises de Patissot.

*de Maupassant, dont l'intrigue donnerait moins matière à un récit. Le journaliste propose, pour ces textes-ci, une réécriture sous forme de chroniques au sens journalistique du terme, qu'elles soient littéraires pour le portrait d'Émile Zola ou plus d'actualité comme « Fini de rire » (p. 186) ou « La Lysistrata moderne » (p. 157). La narration y est moins développée, la chronologie des faits omise ; ce sont des textes plus descriptifs. Ces derniers épisodes respectent davantage les caractéristiques de l'art journalistique telles que Maupassant l'expose lui-même dans un texte de 1884, « Messieurs de la chronique ». Il y distingue l'art du roman et l'art de la chronique. Cette dernière, selon lui, « doit être courte et hachée, fantaisiste, sautant d'une chose à une autre et d'une idée à la suivante sans la moindre transition, sans ces préparations minutieuses qui demandent tant de peine au faiseur de livres<sup>1</sup> ». Ce style coupé, cette écriture à sauts et à gambades se retrouve par exemple dans « Avant la fête », où les phrases se suivent, assez courtes, sans lien entre elles, avec seulement une progression thématique. Dans cet épisode, l'apparition du personnage principal se fait attendre :*

La fête approche, et des frémissements courent déjà par les rues, ainsi qu'il en passe à la surface des flots lorsque se prépare une tempête. Les boutiques, pavoisées de drapeaux, mettent sur leurs portes une gaieté de teinturerie, et les merciers trompent sur les trois couleurs comme les épiciers

1. Maupassant, « Messieurs de la chronique », *Gil Blas*, 11 novembre 1884.



sur la chandelle. Les cœurs peu à peu s'exaltent ; on en parle après dîner sur le trottoir ; on a des idées qu'on échange : « Quelle fête ce sera, mes amis, quelle fête ! — Vous ne savez pas ? tous les souverains viendront incognito, en bourgeois, pour voir ça. — Il paraît que l'empereur de Russie est arrivé ; il compte se promener partout avec le prince de Galles. — Oh ! pour une fête, ce sera une fête !

## À la recherche de l'écriture blanche

*Les Dimanches se lisent aussi comme des textes annonciateurs des romans à venir, dans une quête toujours renouvelée de la création littéraire : ils révèlent la recherche d'une forme et d'un style personnels. Au départ, Maupassant s'efforce de plaire à son lectorat : pour attirer le lecteur et ne pas le lasser d'une semaine sur l'autre, l'écrivain cherche la variété sous la forme d'une narration mêlée de descriptions et rendue vivante par l'insertion de dialogues théâtralisés. Certaines pages du texte se démarquent par leur aspect poétique, par une dimension quasi impressionniste qui propose touches de lumière et style pictural, rendue par une juxtaposition de termes ou groupes de mots :*

Devant lui s'ouvrait une ravissante allée dont le feuillage un peu grêle laissait pleuvoir partout, sur le sol, des gouttes de soleil qui illuminaient des marguerites blanches cachées dans les herbes. Elle était allongée interminablement, et vide, et calme. Seul, un gros frelon solitaire et bourdonnant la suivait, s'arrêtant parfois sur une fleur qu'il inclinait,

et repartant presque aussitôt pour se reposer encore un peu plus loin. Son corps énorme semblait en velours brun rayé de jaune, porté par des ailes transparentes, et démesurément petites.

Dans des lointains que des vapeurs légères bleuissaient, à des distances incalculables, il distinguait de petits pays comme des taches blanches, au versant des coteaux verts.

*Dans ces passages qui sont censés présenter le point de vue de Patissot, le narrateur exprime plutôt les réactions d'un homme perméable à la nature – cet être sensitif nommé Maupassant. Patissot, au vu sa bêtise, n'aurait pas pu ressentir ainsi. Maupassant s'essaie déjà à une poétique de la vision, voire de la sensation, mêlant des impressions qui parlent à tous les sens à la fois. Le jeune romancier n'oublie pas qu'il vient de publier son volume de poésie Des vers, et qu'il se rêvait poète ou dramaturge plutôt que nouvelliste. C'est la raison pour laquelle certains épisodes se lisent comme des poèmes en prose et reprennent des motifs de ses premières créations<sup>1</sup> ; d'autres ressemblent davantage à des scènes de théâtre comiques, comportant des dialogues savoureux. Patissot, dans sa quête de nouveauté, est ainsi confronté à des personnages qui ne parlent pas comme lui, caractérisés par des « parlures ». Octavie, dans « Essai d'amour », se distingue par ses chansons d'opéra chantées à tue-tête mais aussi par ses expressions typiques, multi-*

1. Toutes différences mises à part, on peut trouver des similitudes entre le poème « Promenade » et le début d'« Une triste histoire ».

pliant les désignations animalières comme marques d'affection (« mon loup », « gros serin<sup>1</sup> ») ; de même, les femmes de « Séance publique » montrent leur origine étrangère dans leur expression orale, reproduite par le romancier sous sa forme phonétique : « Che feux tire toute la choie qu'on a ébrouvée dans la fielle Allemagne quand on a chu le grand moufement des femmes barisiennes. » Quant à Patissot, en bon imitateur, il parsème son discours de lieux communs. Le personnage n'est pas prolix, il parle avec des phrases courtes et plates – « Ce sera une belle fête ! », « Voici de beaux ombrages pour les amoureux » – et multiplie les contenus vides de sens. Le narrateur souligne ainsi « la misère des propos » échangés entre Patissot et ses collègues ; il illustre la bêtise de son personnage dans ses propos mêmes, emplis de tropismes.

Le texte propose donc une narration originale, que Maupassant reprendra avec succès dans ses nouvelles et romans ultérieurs. Le narrateur est le plus souvent objectif et respecte les règles de l'impersonnalité voulue par Flaubert. C'est pourquoi la plupart des récits sont rédigés avec un narrateur-témoin, qui rapporte de l'extérieur les aventures de Patissot. Le romancier, pour créer une connivence avec son lecteur, multiplie cependant les occurrences qui tiennent à distance son personnage, ses pensées, ses paroles : « Après avoir chargé sur le dos son sac bourré de viandes, de fromages et

1. Serin : « imbécile, ou seulement homme naïf, dans l'argot des faubouriens » (Alfred Delvau, *Dictionnaire de la langue verte*, Marpon et Flammarion, 1883).

*de bouteilles de vin (car l'exercice assurément lui creuserait l'estomac), il partit, sa canne à la main. Il prit un pas de marche bien rythmé (celui des chasseurs, pensait-il) » (p. 44). De même, dans « Une triste histoire », le romancier donne la parole à un homme qui raconte à la première personne sa déplorable aventure d'amour. Le récit se clôt sur une parole de l'interlocuteur de Patissot, « Je fuis les femmes, Monsieur ! », sans que le héros intervienne ou réagisse, forçant le lecteur à imaginer sa réponse ou à réfléchir à la portée de ses propos. Les contes et nouvelles de Maupassant sont nombreux à reprendre cet emboîtement de récits, avec une clausule elliptique<sup>1</sup>. Maupassant, dès Les Dimanches, instaure un jeu subtil entre le narrateur et le lecteur, qui incite ce dernier à être actif. Il adopte en particulier cette écriture blanche qui est sa marque stylistique, bien éloignée de l'argot que Huysmans utilise dans ses chroniques, par une illusion du réel poussée à l'extrême : ce dernier insère dans ses pages des expressions utilisées par la classe ouvrière à cette époque, ancrant son texte dans un temps précis. Maupassant, lui, use d'une écriture qui semble dépourvue de figures de style, gommant en quelque sorte son travail d'écrivain. À la fin de « Première sortie », le lecteur se trouve ainsi devant une phrase concise, qui lui permet d'imaginer l'état du personnage de Patissot une fois que son aventure a tourné au fiasco : « Il n'alla pas au ministère le lendemain, tant il avait*

1. Voir par exemple la fin d'« Un parricide », dans *Contes et nouvelles*, t. I, Bibliothèque de la Pléiade, p. 559.

la migraine. » Le chapitre « Essai d'amour » se clôt de même sur la formule de la jeune femme qui croque le héros d'un « Gros serin, va ! ». Le texte de Maupassant ne nécessite pas d'explicitation : le romancier a le goût de la formule qui donne à voir, qui permet au lecteur de se représenter les scènes, sans qu'il ait besoin d'analyses ostentatoires du narrateur.

\*

Les Dimanches d'un bourgeois de Paris portent en germe les idées, les motifs et les formes développés par la suite. C'est un « essai » de Maupassant, et sa première épreuve après le succès de « Boule de suif » pour appréhender les goûts du public et s'y adapter. Maupassant aborde ici une poétique dans laquelle il tâtonne encore. En 1880, il est déjà un journaliste apprécié, utilise les quotidiens pour se faire connaître et commence à acquérir l'étoffe d'un romancier. Les Dimanches se lisent donc comme un texte-laboratoire de la somme littéraire à venir.

Notre Patissot est bien un bourgeois ridicule, emplie de « bon sens qui confine à la bêtise », néanmoins sympathique, voire pathétique : le lecteur du Gaulois de 1880 pouvait s'amuser de ses « exploits ». Comment en effet ne pas sourire devant les mésaventures de cet homme décalé ? Mais comment, de la même façon, ne pas éprouver de l'empathie pour cet homme esseulé, qui n'a vécu qu'à travers les livres d'aventures, qui confond rêve et réalité et qui, finalement, pourrait se caractériser par ces

*deux adjectifs trouvés dans le texte, « silencieux et solitaire » ? Ce stéréotype du bourgeois célibataire connaîtra une fortune durable, renaissant notamment sous les traits du Monsieur Teste de Valéry.*

CATHERINE BOTTEREL

## Note sur l'édition

Les dix chapitres des *Dimanches d'un bourgeois de Paris* parurent sous forme de chroniques dans *Le Gaulois* entre le 31 mai et le 16 août 1880. Ils ne furent publiés en recueil qu'après la mort de Maupassant, en 1901 chez Ollendorff. Notre édition reprend le texte de la publication originale, celle du *Gaulois* en 1880. Afin de faciliter la lecture, nous avons, en de rares endroits, modernisé la ponctuation et l'orthographe.

Ces textes furent réutilisés par Maupassant sous la forme de nouvelles ou de chroniques journalistiques, que nous proposons à la suite du texte original, afin de montrer le travail de réécriture auquel se livre le romancier. Les nouvelles sont données dans l'ordre des chapitres des *Dimanches* dont ils s'inspirent. *Les Dimanches* se lisent ainsi comme un laboratoire d'exploration des motifs et de l'écriture de l'écrivain-journaliste.

Huysmans fut également le collaborateur du *Gaulois* à cette période et proposa comme Maupassant une série de chroniques, *Les Mystères de Paris*, en réponse à la commande du directeur du journal. Ces

textes parurent entre le 6 et le 26 juin 1880 et servirent également de matière au romancier pour ses œuvres à venir. Deux d'entre eux, « Une goguette » et « Tabatières et riz-pain-sel », dans lesquels Huysmans traite des loisirs des Parisiens, figurent ici en Annexes.

Maupassant, quand il écrit *Les Dimanches*, a en mémoire ses échanges avec Flaubert, qui a travaillé sur *Bouvard et Pécuchet* jusqu'à sa mort. Les chroniques de Maupassant révèlent sa dette à l'égard de Flaubert et éclairent le sens de son roman. De même, les entrées du *Dictionnaire des idées reçues* retenues (p. 226) montrent que *Les Dimanches* répondent aux obsessions de Flaubert et à sa réflexion sur la bêtise.

Le héros de Maupassant, Patissot, ressemble à ses modèles, Bouvard et Pécuchet, dans son métier comme dans ses idées. Il est l'archétype du petit-bourgeois, du fonctionnaire et du célibataire, trois types qui parsèment les récits du XIX<sup>e</sup> siècle. À la manière de Monsieur Prudhomme, personnage inventé par Henry Monnier dans son roman du même nom (dont nous donnons des extraits p. 214), il parcourt la capitale et ses alentours ; il se trouve confronté à des situations et à des individus qui le présentent toujours de façon ridicule et décalée. Le travail, les loisirs et le conformisme de Patissot révèlent son isolement, voire son déclassement. C'est aussi le cas des protagonistes des nouvelles de Huysmans – Folantin dans « À vau-l'eau » et Bougran dans « La Retraite de monsieur Bougran » (p. 246 et 257) –, dont notre édition propose les portraits.



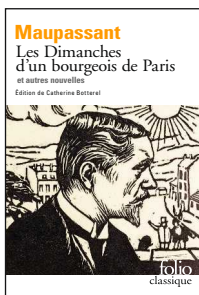
# Guy de Maupassant

## Les Dimanches d'un bourgeois de Paris

et autres nouvelles

Que fait un petit-bourgeois parisien, célibataire, le dimanche en 1880? Désœuvré, il s'ennuie. Aussi notre héros décide-t-il d'aller s'aérer à la campagne, dans cette banlieue parisienne encore assez méconnue des lecteurs, que peignent les impressionnistes, entre déjeuner sur l'herbe, bal populaire, partie de pêche et canotage. Tous les dimanches, ce sera pour lui une véritable expédition. Ignorant les codes qui régissent les loisirs dominicaux, le héros se condamne à être le dindon de la farce: il se perd en chemin, se soûle malgré lui, se fait moquer par les femmes... Chaque sortie dominicale le renforce dans son ridicule et dans sa solitude. Véritable petit roman-feuilleton, aussi drôle que *Bouvard et Pécuchet*, *Les Dimanches d'un bourgeois de Paris* sont une condamnation sans appel du conformisme, de ce bon sens qui confine à la bêtise, caractéristique du bourgeois au XIX<sup>e</sup> siècle.

Ce volume contient également dix autres nouvelles ou chroniques journalistiques de Maupassant mettant en scène des petits-bourgeois célibataires ou des petits fonctionnaires, qui montrent combien ces figures obsèdent l'auteur; trois chroniques qu'il consacre à Flaubert et Zola, ses maîtres; et des textes de trois autres auteurs sur les mêmes thèmes: nouvelles de Huysmans, entrées du *Dictionnaire des idées reçues* de Flaubert, extraits de *M. Prudhomme* d'Henry Monnier, l'archétype du bourgeois ridicule.



Les Dimanches  
d'un bourgeois de Paris  
et autres nouvelles

**Guy de Maupassant**

Cette édition électronique du livre  
*Les Dimanches d'un bourgeois de Paris et autres nouvelles*  
de Guy de Maupassant  
a été réalisée le 28 février 2020 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072839986 - Numéro d'édition : 347536).  
Code Sodis : U23664 - ISBN : 9782072840012.  
Numéro d'édition : 347539.